

Georges Caméra

Les Années fabuleuses

Chroniques familiales
1900-1960



Présentation de : Les années fabuleuses

Ce livre est à la fois un document et une histoire. Au travers de son enfance l'auteur raconte une époque (1900-1960) l'histoire d'une famille et de ses mœurs au sein d'une Côte d'Azur inconnue, celle des immigrés italiens des années 1860. Gens venus des villes frontalières, durs à la tâche, acceptant tous les travaux mêmes les plus pénibles. Époque tragique parce qu'en 50 années, le monde connaîtra deux guerres mondiales épouvantables. Mais aussi, période fabuleuse, car les hommes vont connaître des bouleversements technologiques prodigieux et à l'échelon individuel de nouvelles formes de pensées et d'émancipation pointant dans toutes les directions. Années fabuleuses de par la libération de la femme, les conquêtes sociales, le début du mondialisme, celui de l'électronique, l'essor de la voiture pour tous, de la culture pour un plus grand nombre et les signes

annonceurs d'une future société qui va se couper du phénomène religieux.

Ce livre est aussi l'histoire du bigaradier ou l'oranger amer dont la culture va permettre à des milliers de familles de vivre presque en autarcie. Épopée fabuleuse que cette civilisation mal connue du bigaradier avec ses histoires, ses drames, ses amours et les premières migrations italiennes des populations frontalières.

L'auteur raconte tout, sur le monde qu'il découvre, celui des adultes, de ses parents, des institutions, de ses connaissances. Il parle de la guerre, des restrictions ; il relate la libération, l'arrivée des Américains avec leurs rations alimentaires, le chewing-gum et les cigarettes aux odeurs de pain d'épice. Les cinémas ne désemploient pas et chacun peut s'extasier sur une avalanche de films américains, chefs-d'œuvre et navets les plus divers. La musique populaire refait son apparition, mais très vite les interprètes des années trente font pâle figure face au jazz et aux rythmes venus d'Amérique du Sud. Pour les filles et les garçons de cette époque, la sexualité se débride de plus en plus, et l'auteur narre ses aventures et les ruses qu'il fallait déployer pour échapper à la surveillance familiale. C'est dans ces années-là que sur les plages, importé d'un atoll du Pacifique, le bikini fait son apparition et permet de dévoiler sans risque le corps des jeunes filles prêtes à toutes les folies. Oui, époque fabuleuse parce qu'après cinq années de

contraintes, de restrictions, de peur et d'angoisse l'avenir apparaissait lumineux et plein de promesses, et il le fut. Ces chroniques ont été écrites pour sauvegarder la mémoire et le souvenir de cette génération de la guerre où les modes de vie se révélaient bien différents des générations qui allaient suivre. Avec le recul du temps, l'auteur constate que rien n'est nouveau sous le soleil ; les peurs et les angoisses d'hier laissent la place à d'autres craintes et les interrogations se font de plus en plus précises. La vie elle, continue en déroulant sans cesse ses interrogations jamais élucidées et son implacable mécanisme peut parfois effrayer ou enthousiasmer. Vivre c'est surtout aimer, et l'amour sera certainement la réponse aux angoisses des hommes.

Cet ouvrage peut être illustré par de nombreuses photos familiales inédites de l'époque concernée.

**Georges Caméra ; quartier Les Vignes 06260
Auvare**

Avant-propos

La nature des hommes est ainsi faite, au travers du passé nous recherchons les assises de notre présent pour répondre aux interrogations de notre devenir.

D'autres que moi ont chanté les souvenirs blottis au creux des mémoires, et depuis que les hommes pensent, aiment et meurent, ils se souviennent, ils se projettent au-delà du temps, s'émeuvent et s'émerveillent.

Souvenirs, souvenirs, car ce sont bien eux qui me poussent, parfois malgré moi, à faire revivre ces années-là. Ces gens, ces femmes et ces hommes, ces garçons et ces filles de mon âge d'alors, ils restent si présents en moi qu'ils en bousculent ma mémoire, accaparent mes pensées et m'obligent à reprendre mon souffle devant cet afflux de vie au sein de laquelle je me complais à les faire renaître.

J'ai décidé au travers du récit de mon enfance d'écrire une partie de l'histoire de ma famille et celle

d'une époque. Beaucoup trouveront cette famille bien modeste, et certainement cette histoire banale. Mais je suis persuadé que ce récit sera lu plus tard avec intérêt, par mes enfants et mes petits enfants, tant le monde d'alors sera différent de celui de leur quotidien et bien éloigné également, de celui de mes jeunes années.

Si beaucoup de gens connaissent l'histoire de leur famille, le plus grand nombre se contente de vagues souvenirs, de quelques anecdotes et de vieilles photos au fond d'une boîte à chaussures en carton.

Notre civilisation des loisirs ne nous laisse guère le temps de nous pencher sur la vie passée de nos ancêtres. Nous sommes trop entourés d'idoles et continuellement agressés par tout ce qui est extérieur à notre vie. L'époque que nous vivons est à la fois extraordinairement passionnante et pleine d'inquiétude. Le monde n'est plus limité au village, au quartier de la petite ville calme, ou à celui de la ferme familiale, il s'est élargi à la terre entière, et c'est certainement une excellente chose.

Mais, cette masse considérable d'informations, que nous recevons chaque soir, assis devant l'écran de notre télévision, ne risque-t-elle pas de nous faire perdre notre identité, de nous faire oublier nos racines et l'image de ceux qui nous ont précédés ?

Le devoir de mémoire, si vanté et si présent à l'échelle de la nation, ne doit pas nous faire négliger le souvenir de notre propre famille.

Ces oncles, tantes, grands-pères et grands-mères, frères et sœurs, pères et mères, amis, connaissances, tous ces visages parfois entrevus sur de vieilles photos où l'on sourit à la vie durant l'allégresse d'un jour de fête, seuls quelques-uns, survivent dans les mémoires. Parfois on parle de l'un ou de l'autre ; ils finissent souvent par être oubliés.

Toutes ces vies, avec leurs drames cachés, leurs joies, leurs peines et ces torrents d'espoir qui les ont traversés, tous ces gens qui ont été ce que nous sommes, ils sont nous, ils sont nos enfants. Ils sont l'humanité. Ils sont l'Homme, l'Homme qui toujours se cherche et reste, ce qu'il est depuis le commencement de la mémoire, une énigme.

Lorsque je pense et que je réfléchis à la vie de mes parents et ancêtres, je me rends compte, combien je suis proche d'eux. Les difficultés de l'existence étaient telles, qu'ils n'avaient probablement pas le temps de se poser trop de questions ; ils se contentaient alors de vivre, d'assurer le quotidien, savourant chaque fois qu'ils le pouvaient, les humbles plaisirs de la vie. Quand parfois le malheur les frappait, ils savaient admirablement faire face à l'adversité parce que l'unique solution au mal restait de continuer à vivre et à travailler.

Les générations se suivent, les civilisations passent. Que représentent nos 5000 ou 6000 ans d'histoire face à l'âge de la Terre ? Avec plus ou moins d'acuité, de conscience, de réflexion, les mêmes défis,

les mêmes pensées hantent l'esprit des hommes. Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Aucune réponse. Les avancées de la science ne font que reculer un peu plus les interrogations qui nous assaillent.

Nous sommes tous à la recherche de quelque chose. Nous attendons anxieux ou remplis d'espoir. Nous travaillons pour nos enfants, essayant de leur transmettre ce que confusément parfois, nous ressentons au plus profond de nous, comme étant notre vérité. Cela peut être, un idéal de vie, une maison, des livres, des conseils ou des histoires.

J'ai vécu mon adolescence et ma jeunesse à cheval entre deux époques. La guerre a été le grand tournant des gens de ma génération. J'ai assisté à cet éclatement extraordinaire des conditions de vie des années 1930-1950, pour arriver à l'environnement actuel, celui de mes enfants et petits-enfants. Le monde de l'enfance de mon père ressemblait au mien. Pour des gens de notre classe sociale, c'est-à-dire de condition très modeste, c'était une vie qui se limitait aux frontières du canton ou de l'Italie voisine dont nous étions tous issus. Le monde d'aujourd'hui est inséparable de celui de la planète entière et les jeunes semblent parfaitement s'accommoder de cette mondialisation.

Rien de nouveau sous le soleil. Ces jeunes qui m'entourent, qui me sont proches par les liens du sang, les autres croisés au hasard ou bien vus au travers de cette incontournable télévision, ces jeunes, je me sens très près d'eux, car j'ai été ce qu'ils sont.

Avec cet appétit de la vie, ce besoin de liberté, cette soif de se démarquer, et cette envie de vouloir prouver qu'ils existent.

Plus tard, comme moi, comme tant d'autres, lorsque le temps aura passé, quand la mémoire trop remplie s'avive de ses souvenirs emmagasinés, lorsqu'arrive la période inévitable où l'on tente d'établir le bilan des années vécues, alors ils connaîtront eux aussi les mêmes interrogations, ce même désir de savoir, de comprendre l'histoire de ceux qui les ont précédés. Eux aussi se sentiront envahis par le vertige de la vie qui passe. Ils pourront alors, peut-être, en se replongeant dans les bribes de cette chronique familiale, retrouver le courant des pensées de leurs ancêtres, et en tirer des leçons et du réconfort.

Sans le vouloir, sans le savoir vraiment, nous sommes tous profondément attachés à notre passé. Jamais les gens ne se sont autant intéressés à rechercher leurs racines. Les recherches généalogiques, pour beaucoup de personnes, deviennent une véritable passion. Au travers de l'histoire de nos ancêtres, nous essayons de reconnaître celui ou celle qui nous ressemble, ceux qui semblent avoir suivi une route semblable à la nôtre. De tout temps, dans toutes les civilisations, sitôt que la connaissance permettait aux hommes d'écrire, le chef de famille tenait un journal des événements ayant trait à sa vie, à son négoce, à son entourage immédiat ou lointain. Cette façon

d'enregistrer le souvenir de la famille par le biais de l'écriture reste toujours d'actualité.

Ce témoignage d'une époque, surtout celles des années qui ont suivi la Libération. Je le veux sincère et sans concession. C'est à la fois un document sur une certaine façon de vivre et aussi l'évocation de cette longue période toute remplie d'un charme que nous ne connaissons plus de nos jours. Années certainement fabuleuses après une époque tragique pour l'humanité tout entière. Années où tous les espoirs étaient permis et toutes les audaces possibles.

Tous ceux qui relatent leurs souvenirs, les diffuseurs de mémoire ou les habitués des journaux intimes, tous connaissent le plaisir que l'on peut ressentir à écrire pour évoquer le passé et, il faut bien l'avouer, cette recherche de la jeunesse perdue, des années glorieuses de notre adolescence, de nos espoirs d'homme en quête d'identité, tout cet ensemble qui constitue notre vie nous est si précieux et si utile que tous ceux qui en ont la possibilité cherchent par le biais de l'écriture à en conserver les faits pour les transmettre aux autres, à nos descendants proches ou lointains.

J'ai eu le plaisir de lire divers auteurs qui au travers du récit de leur vie ont raconté à leur manière leurs expériences du monde qui était le leur. De Rousseau à Saint-Simon, de Châteaubriant à Robert Aron en passant par André Maurois ce fut là un régal et un plaisir extrême. Mais l'auteur pour lequel je

conserve la plus grande admiration est bien Jacques Casanova le Vénitien ; dans un monumental ouvrage intitulé : « Histoire de ma vie » il raconte le Siècle des Lumières avec un luxe époustouflant de détails les plus divers sur ce 18^e siècle qui vu par Casanova, prend un relief et une coloration qu'aucun autre auteur n'avait apporté alors.

Mon récit portera principalement sur les gens modestes de cette Côte d'Azur devenue célèbre surtout par les puissants du monde de la finance, des arts, du spectacle ou de la mode. J'ai voulu évoquer la vie des autres, les plus nombreux, ouvriers, employés, petits commerçants et tous les travailleurs de l'agriculture, en particulier la culture du bigaradier, activité très importante sur le littoral et l'arrière-pays. Au travers de mes propres souvenirs j'ai voulu offrir à mes lecteurs, un regard tout autre que celui de récits d'auteurs très connus, récits trop souvent arrangés, policés, aseptisés pour être lus par le plus grand nombre.

Je dédie la rédaction de ce modeste récit à la mémoire de mes parents, proches ou lointains. Tous ont beaucoup travaillé, beaucoup souffert. Ils ont aussi beaucoup aimé. Ils méritent que l'on se souvienne d'eux.

Les années 1900

Comme beaucoup d'habitants de la région, mes grands-parents et arrière-grands-parents sont d'origine italienne, que ce soit du côté de la branche paternelle ou de la branche maternelle. Nous sommes des importés, des déracinés à la recherche d'une autre vie.

Ils faisaient partie de la grande vague d'émigration des années 1840-1860 ; Italiens venus de Cunéo, d'Impéria, de Vintimille, et en général des régions frontalières. Hommes et femmes attirés par la facilité de trouver du travail en France, alors que dans les campagnes italiennes, la misère reste plus ou moins endémique pour ceux qui ne possèdent pas de terre, les plus nombreux.

Tous ces gens, courageux et entreprenants, ne reculent pas à se charger des tâches les plus ingrates. Pourtant, leur venue dans la région ne se fera pas toujours sans heurts avec la population locale.

Si quelques-uns de ces émigrants ont réussi, après des années de labeur à devenir propriétaires et

profiter d'une certaine aisance, la grande majorité d'entre eux, durent se contenter de vivre avec peu de moyens, ce qui n'était déjà pas si mal.

À la fin du 19^e siècle et jusqu'aux années 30, pour les mariages, les déclarations de décès, les naissances et en général pour tous les actes d'état civil, il était nécessaire d'avoir et de faire état sur ces actes, de témoins choisis dans l'entourage de la personne concernée. La loi le voulait ainsi.

On trouve pour la naissance de ma grand-mère maternelle deux témoins, Antoine Volpe cordonnier et Henri Templier propriétaire, qui attesteront que le nouveau-né est bien de sexe féminin. Pour son mariage avec Primo Zanetti, cette même grand-mère alors âgée de dix-huit ans, aura pour témoins Jacques Raynaud serrurier, Esprit Costamagna, un vannier et Ferdinand Terramate un employé, oncle de l'épouse.

La deuxième femme de mon père, à sa naissance, aura deux témoins pour attester de sa féminité, un chaudronnier et un certain Victor Maurin mécanicien de son état. Quant à mon père, il verra son sexe masculin confirmé par un journalier et par Joseph Allou, un portefaix.

On constate que toutes sortes de métiers, comme de nos jours, occupent et font vivre les gens de cette époque. Beaucoup, parmi les Italiens d'alors, restent confinés dans des emplois de journaliers. Ils se louaient pour effectuer des travaux souvent pénibles, généralement dans les campagnes ou dans les bois.

On note aussi des ouvriers parfumeurs, des maçons, des charpentiers ou des employés. Les femmes travaillent dans les campagnes à la récolte de la rose, du jasmin ou de la fleur de l'oranger amer appelé bigaradier. D'autres se louent, femmes de ménage, bonnes à tout faire ou bien elles fournissent la nombreuse main-d'œuvre indispensable dans les usines à parfum de la région grasseoise.

Chez nous, personne n'a fait fortune. Certains réussissent à acheter un peu de terre ; d'autres verront leur projet se briser. Tous vont s'intégrer et travailler. Ils connaîtront des joies, des heures gaies, et des jours de tristesse, des lendemains amers, des soirées remplies de paix et d'amour. Il y aura les jours d'angoisse, les heures du malheur et les soirs de deuil. La vie était très dure, le quotidien vécu au jour le jour se révélait parfois sans espoir.

Dans ce qui va suivre, je parlerai d'abord de la branche maternelle. Mon arrière-grand-mère, de son nom : Terramate Anne Marie Antoinette, épousa Calciolari Cléanthe Guillaume. De ce mariage devaient naître deux enfants : ma grand-mère, Françoise Joséphine Ève et François Calciolari mon grand-oncle, qui trouvera la mort à la guerre de 1914-1918.

Cléanthe Calciolari est un Italien, originaire de Guistello. Il a 31 ans et occupe l'emploi d'ouvrier parfumeur. Il semblerait que ce mariage ne fut pas du goût de la famille Terramate, mais je n'ai pas à ce jour d'autres renseignements. Plus tard, mon arrière-

grand-père exploitera un commerce de bois et charbon, et cela jusqu'à sa mort survenue prématurément le 27 octobre 1904, mort causée par l'épidémie de grippe espagnole. Sa femme ne lui survivra que d'une année, victime elle aussi de la terrible épidémie.

Ma grand-mère aura une bonne éducation, et son père lui apprendra à jouer de la mandoline.

Ma grand-mère alors âgée de 18 ans, se maria avec Primo Zanetti, un Italien de 28 ans, originaire de San Bénédetto, région du Po. Ce ne fut pas là un mariage d'amour, mais un arrangement comme on le faisait à cette époque. Le chef de famille étant gravement malade, mon arrière-grand-mère atteinte elle aussi de la maladie, il fallait assurer la continuité de la famille et veiller à l'éducation du jeune François.

Le mariage civil fut célébré à Grasse le 9 avril 1904. C'est ma grand-mère qui élèvera son jeune frère.

Les jeunes mariés s'installent au quartier du Rossignol à Grasse. Cet endroit, encore protégé actuellement d'une urbanisation trop envahissante, est situé presque au bas du confluent de deux collines. À l'est coule un gros ruisseau que les gens appellent le vallon. Ce vallon recueille les eaux de divers petits ruisseaux et notamment les eaux des sources de la Foux, du moins ce qu'il en reste. Le débit de ce vallon devait être très important dans le temps, puisqu'il permettait de faire tourner les meules d'un moulin à

huile, installé dans la bâtisse principale située face au sud. En 1998, les installations et la meule étaient encore visibles et en bon état.

Une petite place devant le bâtiment, une autre à l'arrière, quelques ares de jardin et quatre maisons s'appuyant les unes sur les autres : voilà le quartier du Rossignol où vivaient en permanence 6 ou 7 familles. L'endroit est isolé, c'est un cul-de-sac, une aire de tranquillité. On y accède par l'avenue Chiris, puis l'avenue Font-Laugière, toute en descente. Au bas à gauche, se trouve le bâtiment de la chaudronnerie Tournaire. C'est là que commence l'impasse des Chaudronniers, petit chemin étroit qui se divise en deux, à droite c'est le moulin et à gauche la petite place.

Mes grands-parents habitent la maison que l'on voit en photo. Ils cultivent un petit jardin au bas de la falaise rocheuse.

La maison se compose de quatre pièces : la cuisine et trois chambres, pas de salle de bains. Les W-C. se trouvent à l'extérieur sur un petit balcon donnant directement sur le vallon mugissant et sauvage.

Au rez-de-chaussée du bâtiment principal, à côté de l'entrée du moulin, se trouve un bar-restaurant, où le samedi et le dimanche, on danse au son d'un piano mécanique, dont il faut remonter le mécanisme avec une imposante manivelle. À vrai dire, ce n'est pas un piano ; il s'agit d'un instrument très perfectionné pour l'époque, haut de deux mètres, que l'on appelle la viole. Une mécanique très en vogue, bruyante, au sein

de laquelle se retrouvent tous les instruments d'un orchestre.

Pour quelques pièces de monnaie, la machine débite des valse, des polka, des mazurka et autre danse à la mode des années 1900. Je me souviens avoir entendu cette violon en 1937-1938. Mon oncle Jean Fornetti, (il est le mari de la sœur à ma mère, Marie Zanetti, prénommée familièrement Nini) exploitera avec sa femme ce bar-restaurant dancing du Vieux Moulin, pendant une courte période. J'en reparlerai plus tard.

Primo Zanetti était un homme sobre, sérieux et travailleur, qui toute sa vie endura le caractère un peu despotique de ma grand-mère qui le vouvoyait.

C'est au quartier du Rossignol que mes grands-parents passèrent la plus grande partie de leur vie, et c'est là que naquirent leurs trois enfants. La première appelée Marie dite Ninie, la seconde, ma mère, prénommée Jeanne Pascaline et le troisième, un garçon appelé Maurice.

Dans les années 1900, que l'on a surnommé « la belle époque » la vie était très dure pour les gens de condition modeste, c'est-à-dire pour la très grande majorité. Mes grands-parents avaient beaucoup de mal à vivre. Il ne faut pas oublier, qu'il n'existait en ce début de siècle, ni allocations familiales, ni sécurité sociale. Primo Zanetti, s'il était un mari obéissant et discret, se montrait dans le cadre de sa profession, autoritaire et fort en gueule ; il exerçait le métier de